

« L’atelier est ce qui me tire debout »

Camille Paulhan & Grégory Cuquel

•

Je n’y peux rien, les ateliers m’émeuvent ; je voulais proposer pour thankyouforcoming des portraits d’atelier, des propos d’artistes glanés dans ces lieux, devant leurs œuvres. Il n’y est d’ailleurs pas forcément question de ces dernières, mais plutôt de ce qu’un atelier fait à la production artistique, de comment y travaille-t-on, comment y flâne-t-on.

Savoir, au juste, si et comment la lumière spécifique de l’automne sur les carreaux, l’acoustique défaillante ou les odeurs du restaurant mexicain au pied de l’immeuble influent sur les œuvres que produisent les artistes.

Savoir, également, ce qu’on y écoute comme musique, quelles cartes postales ont été punaisées aux murs, si l’on marche sur des bâches, du papier bulle, des points de peinture ou des chutes de papier. Y voir, aussi, les para-œuvres, les infra-œuvres, les pas-tout-à-fait-œuvres, les plus-du-tout-œuvres, et être donc au cœur du moment du choix.

Je n’avais pas très envie qu’apparaissent mes questions, elles se sont donc effacées.

Grégory Cuquel est mon collègue, enseignant en volume à l’école d’art de Bayonne. Un soir – tard – il m’a emmenée visiter l’atelier temporaire qu’il occupait à l’école, dans l’attente d’une exposition personnelle dans les lieux¹. Dans cette petite salle moquetée, Grégory avait tout disposé à terre : ses sculptures, bien sûr, qui ne connaissent jamais de socle, mais s’élargissent plutôt en flaques visqueuses ou sèches, mais aussi ses dessins, qu’il travaille d’abord au sol, par le biais de frottages au graphite sur des surfaces variées. Il devait être dans les 23 heures, l’école était presque vidée d’élèves, on entendait les derniers survivants du cours de peinture babiller en contrebas. Drôle de moment pour visiter un atelier, sans lumière du jour, dans l’urgence de la fermeture imminente de l’école. On avait trottiné dans la nuit bayonnaise pour rejoindre l’atelier au plus vite. Quelques mois plus tard, je retournais à l’atelier qu’il occupait cette fois-ci dans une ancienne école communale à Bidart, partageant une ex-salle de classe avec une autre artiste. Autre lieu, autres points de vue : la ligne délicate de l’horizon sur l’Océan atlantique qui parcourt la route qui mène à l’atelier, la cour d’école encore imprégnée de son histoire scolaire, et désormais utilisée comme atelier de sculpture à ciel ouvert, les hauts plafonds, le parquet au sol et les porte-manteaux à taille d’enfants dans les couloirs.

Par modestie peut-être, Grégory Cuquel se refuse à penser à l’atelier comme un lieu où l’on produirait des objets « finis », « aboutis ». Il préfère parler de ses sculptures ou de ses dessins comme de sécrétions. L’idée de l’artiste comme intestin grêle ne me déplaît pas. En attendant, à l’atelier, nous avons vaqué entre les travaux, les dessins qui étaient accrochés au mur comme ceux qui étaient au sol, les traces de doigts ou de scotch, les sculptures fragmentées, recomposées, en cours de dilution de l’une d’entre elles dans de nouvelles, à venir. Pas d’accrochage soigné pour tâcher d’ôter les scories, mais un instantané généreux du travail en cours, de ce qui se passe chaque jour dans l’atelier de Grégory Cuquel, où il semble que les œuvres travaillent également seules, la nuit.

¹ « Grégory Cuquel – Transhumance de peaux mortes_suc, salive et constance », 11 décembre 2015 – 8 janvier 2016, École d’art de Bayonne.

**THANK
YOU
FOR
COMING**

thankyouforcoming, 18 mai 2016
"L'atelier est ce qui me tire debout", Camille Paulhan & Grégory Cuquel
<http://thankyouforcoming.net/paulhan-cuquel/>



1. 2. 3.
Grégory Cuquel, *Pavillon du divorce*, 2015
Vue de l'exposition à Lieu Commun, Toulouse

**THANK
YOU
FOR
COMING**

thankyouforcoming, 18 mai 2016
"L'atelier est ce qui me tire debout", Camille Paulhan & Grégory Cuquel
<http://thankyouforcoming.net/paulhan-cuquel/>



4.5.6.

Grégory Cuquel, *transhumance de peaux mortes_suc, salive et constance*, 2015
Photo : G. Cuquel

**THANK
YOU
FOR
COMING**

thankyouforcoming, 18 mai 2016
"L'atelier est ce qui me tire debout", Camille Paulhan & Grégory Cuquel
<http://thankyouforcoming.net/paulhan-cuquel/>



7.
Grégory Cuquel, *transhumance de peaux mortes_suc et salive*, 2016
Vue de l'exposition à IN EXTENSO, Clermont-Ferrand
Photo : G. Cuquel

Quand j'étais étudiant aux Beaux-Arts de Lyon, mes travaux étaient très liés à la musique : je faisais des flaques de peinture, j'y glissais des paillettes, je me demandais en quoi consistait la perception que l'on pouvait avoir des choses.

J'ai commencé à montrer des œuvres dans des expositions, et je me refusais à y déplacer des pièces réalisées à l'atelier, je voulais travailler uniquement dans le lieu, ou dans un laps de temps très court. C'est important de travailler sur place, de ne pas avoir des pièces habitées par les gestes qui sont propres à l'atelier. Au début, je voulais que mes sculptures soient recyclées : elles étaient d'abord montrées dans un lieu, puis fragmentées, transformées, découpées, et enfin réutilisées pour d'autres œuvres. J'aimais beaucoup cette idée, mais je ne voulais pas m'enfermer dedans, ce n'est jamais devenu un processus de travail. Pendant longtemps, quand on m'invitait pour une exposition, je faisais tout sur place, j'amenais une visseuse et je récupérais ce qu'il y avait eu autour des expositions pour créer mes pièces.



**THANK
YOU
FOR
COMING**

thankyouforcoming, 18 mai 2016

“L’atelier est ce qui me tire debout”, Camille Paulhan & Grégory Cuquel
<http://thankyouforcoming.net/paulhan-cuquel/>

J’ai par la suite essayé de travailler des objets que j’essayais de ne pas toucher, pour ne pas me complaire dans un dogme du processus de recyclage : il y en a eu très peu, mais par contre ceux-là, je les ai jetés. Ils ont eu une vie et je ne voulais plus les réutiliser. C’était important pour moi de m’en séparer, pour qu’ils me sortent de la tête. Un jour, tu regardes la pièce que tu viens de faire et tu sais que tu ne peux plus la retoucher, et c’est foutu. Pour moi, quand un travail est fini c’est qu’il est foutu, parce que je n’ai plus à travailler dessus. Or ce qui me tient debout, c’est justement le travail, et pas le fait de le regarder pour savoir s’il est fini. Quand j’achève quelque chose, ce n’est pas grave de m’en séparer, je me dis toujours que c’est en moi, que je le retrouverai ailleurs. Si ça a été là à un moment donné, je suis sûr que je vais pouvoir le retrouver, ça doit être dans ma gueule. D’ailleurs je dis souvent aux élèves de jeter, mais ils n’y arrivent pas.

Certaines contingences matérielles ont une influence directe sur mes œuvres : le fait que je n’aie pas mon permis a fait que j’ai voulu que mes sculptures soient légères, que je puisse les transporter moi-même, et qu’elles soient même fragiles. Ce qui ne veut pas dire qu’elles sont jetées sans réflexion, je dois être dans la précision. Je n’ai pas envie qu’on touche mes œuvres, mais en même temps je dois reconnaître faire tout pour. Et je suis sensible à l’accident.

Mes dessins frottés viennent d’une pratique d’atelier que j’avais : d’abord, je dessinais sur le mur, mais très vite je n’ai plus eu de place et j’ai commencé à dessiner au sol, et j’ai vu qu’apparaissaient toutes les traces du parquet. Au début, cela m’ennuyait mais j’ai décidé de me l’approprier, j’ai voulu froter partout, dans les toilettes, sur le parquet, sur du papier bulle... Et je préfère ne pas fixer mes dessins.

Quand je suis arrivé ici, après cinq ans passés à Lyon à l’issue des Beaux-Arts, j’avais besoin d’un atelier ; c’est un ami qui joue dans un groupe de Death metal qui m’a prêté un garage dans la forêt. Ensuite, quand je suis arrivé dans cet atelier à Bidart, les choses ont évolué car il y a ici des points de vue très contemplatifs, liés notamment à la présence de l’océan de l’autre côté de la route. Le fait d’avoir changé d’atelier a beaucoup modifié mon travail. C’était encore différent quand j’étais étudiant aux Beaux-Arts, parce que je trouvais qu’il fallait savoir sortir de l’école pour produire : au sein de l’école, l’enseignant transpire, et les étudiants travaillent avec son énergie, c’est une imprégnation qui est très forte. Cette idée de l’imprégnation, de la digestion, c’est très important pour moi : mes œuvres sont des formes que je digère et que je filtre. Je ne cherche pas le sale pour le sale, mais certaines choses sales me paraissent belles, comme l’huile de vidange, qui est magnifique lorsqu’elle coule sur le sol. Très vite, les poussières se collent, et c’est exactement comme les cailloux que l’on trouve sur la plage, qui sont très beaux, que l’on récupère et qui ne seront plus jamais aussi beaux qu’au moment où on les a trouvés sur la plage. J’espère arriver à cet équilibre entre le moment où on les trouve et le moment où on les garde.

Ce que j’aime, c’est être dans le faire, dans le travail, mais pas forcément penser l’atelier comme un lieu de production. Je ne m’attends pas à finir quelque chose, mais plutôt à expérimenter, à être dans le terreau.

Camille Paulhan et Grégory Cuquel pour *thankyouforcoming*, Avril 2016.



**THANK
YOU
FOR
COMING**

thankyouforcoming, 18 mai 2016

“L’atelier est ce qui me tire debout”, Camille Paulhan & Grégory Cuquel
<http://thankyouforcoming.net/paulhan-cuquel/>

Grégory Cuquel (1980) a étudié aux Beaux-Arts de Lyon et vit et travaille à Bayonne. Une exposition personnelle, « transhumance de peaux mortes_suc et salive », lui a été consacrée à la galerie In extenso (Clermont-Ferrand) début 2016. Il a notamment exposé ses œuvres au salon de Montrouge (2009), au Lieu Commun à Toulouse ou encore au Confort moderne à Poitiers (2013).

Camille Paulhan est critique et historienne de l’art, docteure en histoire de l’art contemporain de l’université Paris I-Sorbonne, elle y a soutenu une thèse en 2014 sur la question du périssable dans l’art des années 1960-1970. Membre de l’AICA, elle enseigne l’histoire de l’art à l’école d’art de Bayonne et à l’école supérieure d’art de Biarritz, et a été rapporteuse pour la DRAC Île-de-France.

•